ALAIN MABANCKOU

SEUIL ROMAN Fiction & Cie



RAMSÈS DE PARIS

RAMSÈS DE PARIS

Fiction & Cie



Alain Mabanckou

RAMSÈS DE PARIS

roman

Seuil
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Pour les citations :
Romain Gary, *La promesse de l'aube*, © Gallimard, 1973.
Jean-Paul Sartre, *Les mains sales*, © Gallimard, 1972.
Amos Tutuola, *L'ivrogne dans la brousse*, traduit par Raymond Queneau, © Gallimard, 2006.

ISBN 978-2-02-159188-0

© Éditions du Seuil, août 2025

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

à la mémoire de Pauline Kengué et de Kimangou Roger qui doivent se demander si cette histoire est véridique

pour Frida, Moki, Lav et Pompidou

Mon avocat m'avait murmuré dans l'oreille, « je pense que nous nous sommes plutôt bien débrouillés pour votre défense, restez droit, pas de drogue, pas de cigarettes, pas de bagarres, songez à la fable du Lion et du Rat et dites-vous, à votre tour, que patience et longueur de temps font plus que force ni que rage ». Puis il m'avait glissé dans la main une enveloppe de la part de Ramsès qui, sur le recto d'une feuille pliée en quatre, avait posé quelques mots d'une belle écriture raffinée,

« Berado, je t'ai dressé ici la liste des 55 livres que je t'enverrai petit à petit, je les ai dans la cave de l'hôtel, ils m'ont été offerts par la veuve Benotman, et je sais que ces fictions te parleront, peut-être même que grâce à elles tu écriras un livre qui laissera au lectorat le soin de juger par lui-même ta part de lumière, mais aussi ton inclination pour l'ombre. »

Au moment où je griffonne ces mots, je me dis que je n'aurais pas eu l'initiative de me lancer dans cette entreprise si, à chaque jour qui passait, la voix de Ramsès n'avait pas résonné dans ma tête, et si son regard profond de ce jour-là ne s'était pas imprimé à jamais dans mes yeux.

I

1

les Pieds nickelés

lorsque je m'étais retrouvé en face de Ramsès je m'étais aussitôt murmuré qu'il sortait tout droit des aventures des *Pieds nickelés*, il avait le nez de Croquignol, la barbe de Ribouldingue, et quand il m'avait révélé plus tard ne pas être myope des deux yeux, mais d'un seul, il m'avait alors fait penser au troisième personnage, Filochard, qui contemplait également les prodiges de la terre à travers un unique œil

il m'était aussi revenu à l'esprit que Croquignol, Ribouldingue et Filochard étaient une bande d'aigrefins, d'escrocs, d'arnaqueurs, de flatteurs, et si j'avais apprécié leurs péripéties dans *Les Pieds nickelés et le raid Paris-Tombouctou* c'était parce que les trois compères avaient débarqué sur notre continent avec leurs manies douteuses, appâtés par le million de francs que proposait un magnat du spaghetti, un certain Renato Lausace qui envisageait d'étendre la promotion de ses pâtes jusque chez nous,

et c'était grâce à cette odyssée africaine que pendant

mon adolescence j'avais découvert combien les Européens étaient friands des courses d'automobiles entre Paris et Dakar, ces épreuves se terminaient parfois en catastrophe comme pour ce musicien dont le nom ne m'était pas revenu sur-le-champ même si je savais au moins qu'il avait interprété d'une voix mélancolique le désespoir d'un chanteur prénommé Henri, ce dernier voulait réussir sa vie, être aimé, être beau, être intelligent, gagner de l'argent mais devait bosser à plein temps, cesser de se produire devant ses propres copains, hélas cet interprète avait trouvé la mort au cours d'un accident d'hélicoptère

j'avais chassé d'un revers de main ce flot d'images, et Ramsès était là, devant moi, derrière le comptoir de la réception, captivé par la lecture d'un livre dont je m'évertuais à distinguer le titre pendant qu'il le dévorait en faisant courir son index gauche sur chaque ligne de la page, il avait alors refermé avec délicatesse son bouquin, m'avait toisé des pieds à la tête comme s'il me reniflait pour être certain d'être en face de la bonne personne, celle qu'il avait eue au bout du fil quelques heures plus tôt et à qui il avait proposé de venir à son lieu de travail en assénant après quelques minutes de conversation, « calme-toi, ne me déballe pas tout au téléphone, passe me voir ce soir même »

2

la Chanson des gueux

je ne m'étais pas attendu à être reçu avec cette décontraction qui l'avait poussé à me charrier dès que je lui avais dit bonsoir,

« ah je reconnais ta voix, on dirait celle d'un gros fumeur », avait-il tranché sans voies de recours alors que je n'ai jamais fumé de ma vie

il s'était levé, avait rajusté ses lunettes, m'avait exhibé le livre, *La Chanson des gueux*,

« ça se parcourt comme une lettre à la poste du Louvre, c'est écrit en français normal, mais avec l'accent fort de mon pays », m'avait-il assuré avant de déposer le roman avec précaution sur le clavier du vieil ordinateur de l'établissement

il m'avait considéré de nouveau, et c'est alors que je m'étais inquiété qu'il change d'avis, qu'il me dise de rebrousser chemin, de peur d'être mêlé à quoi que ce soit

en moins d'une demi-heure, avec une volubilité sans frein à main, j'avais appris qu'il avait quitté l'Égypte très

jeune grâce à une bourse du ministère égyptien de l'Éducation pour entreprendre des études de philosophie,

« attention, pas dans n'importe quelle université, mon frère africain, moi j'ai fait Paris-la Sorbonne, donc Sartre, ses amis, ses ennemis, sa jalousie vis-à-vis du jeune Camus, j'ai étudié tout ça, je peux te citer de mémoire des passages entiers de ce philosophe, parce que lui, je le maîtrise comme le rythme de ma respiration »

et il s'était soudain pris pour un pensionnaire de la Comédie-Française, et avait récité d'une voix monocorde,

« la pureté, c'est une idée de fakir et de moine, vous autres, les intellectuels, les anarchistes bourgeois, vous en tirez prétexte pour ne rien faire, ne rien faire, rester immobile, serrer les coudes contre le corps, porter des gants, moi, j'ai les mains sales »

l'œil embué de regrets, il avait avoué que ses études étaient tombées à l'eau parce que l'avenir était bouché chez lui là-bas, que l'État ne lui versait plus de bourse, qu'il s'était rabattu sur les petits boulots en attendant que la politique change un jour en Égypte où il redoutait de retourner puisque son écervelé d'oncle maternel avait commis le péché de créer un parti politique soutenu par une jeunesse qui en avait ras le bol de la dégradation de la vie quotidienne, du mépris des libertés

son oncle dénonçait sans inquiétude la corruption

orchestrée par la famille présidentielle, ne se retenait pas d'affirmer dans les médias que des milliards et des milliards de livres égyptiennes du peuple étaient planqués sur des comptes à l'étranger, que ces détournements de fonds publics servaient à implanter un empire immobilier à travers le monde, Ramsès m'avait juré, la main posée sur *La Chanson des gueux*, que si la population mettait la main sur cette fortune colossale l'Égypte serait à même de rembourser la plupart de ses dettes

le culot de l'oncle causait encore des pépins à la famille entière éparpillée sur les cinq continents alors que l'opposant était mort officiellement d'un cancer dans la prison de Tora, au Caire, c'était une ironie du sort puisque certains des ascendants de Ramsès avaient participé à la construction de cet édifice carcéral dans les années 1920, à l'époque du Premier ministre Moustapha el-Nahhas

c'était aussi dans cette prison que, sous son règne, le président Anouar el-Sadate embastillait les détenus politiques qui lui mettaient des bâtons dans les roues, une méthode plagiée par son successeur, le président Hosni Moubarak, pour lutter contre la détermination des islamistes qui lui cherchaient des poux dans sa petite tonsure

l'Égyptien avait agité en l'air sa main droite, une manière d'effacer les empreintes de ses ancêtres sur les façades de ce fameux cachot, et avait prétendu que

son oncle avait en réalité été empoisonné par le pouvoir en place, que depuis des décennies il n'avait plus revu la terre de Toutankhamon alors qu'il approchait désormais de la cinquantaine, avec ce crâne quasiment dégarni témoignant qu'il avait blanchi sous le harnais au Salam Hôtel, propriété d'un politicien égyptien septuagénaire exilé à Los Angeles, millionnaire discret et ancien membre du parti du défunt oncle de Ramsès qui venait une ou deux fois par an visiter son hôtel

il avait ensuite bombé les pectoraux, reprenant entre ses mains *La Chanson des gueux*

« moi je suis né dans le quartier de Gamaliyya, à Khân al-Khalili, comme l'auteur de ce livre, notre monument Naguib Mahfouz, le premier écrivain arabe à recevoir le prix Nobel de littérature »

je l'avais félicité par courtoisie et pour m'attirer ses bonnes grâces tandis qu'il humait l'ouvrage, brassait quelques pages dans le but de dénicher des passages qui m'auraient ébloui, avant de renoncer à cet exercice, se contentant d'insister sur le fait que dans *La Chanson des gueux* il était capable de reconnaître chaque situation, de nommer les noms authentiques des personnages, des ruelles des quartiers du Caire, s'insurgeant qu'on ait pu affirmer que ce livre était sorti de la cuisse de Jupiter

« entre nous, mon frère africain, ce Jupiter, est-ce qu'il pourrait accoucher d'une œuvre aussi profonde, hein »

selon lui la peste dont il était question dans le roman

à travers le rêve du chef de clan, le charretier Ashur, était un fait réel

« je te jure que les Égyptiens qui se respectent mettraient leur main à couper pour confirmer mes propos, notre ancêtre Ashur était à sa manière un Robin des bois, il s'était réfugié dans le désert en attendant la fin de l'épidémie, il avait plus tard jeté son dévolu sur une immense demeure inhabitée, était devenu un des bienfaiteurs des petites gens, or les riches marchands ne voyaient pas d'un bon œil sa générosité, c'est pour cela qu'ils sabraient déjà le champagne lorsque notre patriarche avait mystérieusement disparu, mais ils se fourraient un doigt dans l'œil et un autre dans le nez puisque notre Robin des bois égyptien pouvait compter sur sa descendance pour perpétuer sa noble cause

« et c'était son fils Al Nagi qui avait repris le flambeau de la justice sociale, il avait recueilli l'âme de notre patriarche, son altruisme, son cœur qui battait à gauche, son inclination pour l'orphelin et la veuve, hélas notre lignée suivante allait semer la zizanie avec un autre descendant que je déteste à mort, l'imprévisible Sulayman qui, au lieu de mener une guerre contre ces riches marchands, au lieu de rendre la vie dure à ces capitalistes qui opprimaient nos gueux, lui-même les exploitait dans le but de se faire construire une habitation des plus luxueuses, il avait ainsi lâché nos petites gens, il les avait trahis tel Judas Iscariote qui avait comploté sans vergogne contre Jésus avec les grands prêtres de Jérusalem

dans le dessein de le livrer à Ponce Pilate, en un mot le félon Sulayman était notre Judas, il était indigne de descendre de notre légendaire chef de clan puisqu'il se plaçait plutôt du côté des dominateurs, consultait des individus dotés du pouvoir de dialoguer avec les morts dans son obsession de la quête de la vie éternelle, et c'est te dire, mon frère africain, que pour moi *La Chanson des gueux* est une évocation de notre désespoir actuel, il y a tout dans ce bouquin, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, si je peux m'exprimer de la sorte sans offenser qui que ce soit »

j'avais opiné du chef pendant qu'il avait conclu, ravi de m'avoir enfin converti à la découverte de son auteur,

« mon frère africain, personne n'aura été aussi visionnaire que ne l'avait été en son temps notre huitième merveille, le grand Mahfouz »

3

les Cigares du pharaon

conscient que nous n'avions toujours pas abordé ce qui m'amenait à sa rencontre, Ramsès avait paru plus qu'embarrassé d'avoir ainsi monopolisé la parole

« si je te parais un peu bavard, mon frère africain, c'est que tu me fais sincèrement penser à quelqu'un qui m'était très proche, Hafed Benotman, un écrivain qui nous a quittés il y a quelques années »

ma curiosité était piquée au vif, il avait dominé son émotion et poursuivi,

« je l'avais souvent hébergé ici, dans la chambre 16, au premier étage, il a logé dedans la veille du jour où il a commis son dernier braquage de banque, à Neuilly »

son visage s'était creusé, avec de profondes rides verticales entre ses sourcils

« viens avec moi, mon frère africain, on va se mettre au coin là-bas »

je l'avais suivi telle une silhouette pendant qu'il me rassurait, il ne fallait pas s'inquiéter, les clients de l'établissement ne nous écouteraient pas, il pourrait

les apercevoir de là où nous allions nous installer, et nous nous étions retirés dans cet espace qu'il considérait comme le salon VIP de l'hôtel, je m'étais affalé sur le siège en bois qu'il m'avait désigné juste au moment de disparaître derrière une porte sur laquelle j'avais lu l'inscription « Réservé au personnel »

il était réapparu un quart d'heure après avec une théière artisanale en cuivre et de petits gâteaux sentant si bon que j'avais du mal à détourner mon regard du plateau

« mon frère africain, je te vois intrigué par ma basboussa », avait-il déduit avec un sourire car c'était précisément ce gâteau qui m'alléchait

« c'est vendu au marché de Montorgueil, j'avoue que ma mère Ankhti savait mieux le préparer, elle rajoutait une liqueur dont elle n'a jamais livré le secret jusqu'à sa mort, en plus ses ingrédients étaient tout frais, depuis la semoule fine de blé ou le sucre roux jusqu'aux fruits secs provenant des commerçants de l'arrière-pays qui nous les déposaient devant la porte après le passage du livreur de lait »

je lui avais demandé si le thé que nous allions savourer provenait de son pays, la question lui avait certainement plu car il avait ri à s'en décrocher la mâchoire

« ah, ah, ah, mon frère africain, tu as plus de probabilités d'être un Égyptien que ce thé venu du Sri Lanka, je veux dire du restaurant Le Maharaja, dans

le 17e arrondissement, où un des cuisiniers, Mostafa, est un compatriote de ta couleur, ses aïeux étaient des pharaons noirs arrivés de Napata, au Soudan, qui ont régné sur l'Égypte antique, on a fait des études au lycée, on était aussi inscrits en première année de philo »

il avait posé son regard sur la théière, l'avait soupesée avant de me servir avec un peu de miel sans solliciter mon avis, c'est à ce moment-là que je m'étais risqué à entrer dans le vif du sujet

« Ramsès, comme je t'expliquais à la va-vite au téléphone, j'ai besoin de ton aide, cette histoire me préoccupe beaucoup, tu es le seul qui pourrait m'aider à établir la vérité, je suis prêt à payer le prix le plus fort »

après un moment de silence, il avait une fois de plus rajusté ses lunettes, chassé un insecte qui se prenait pour un cerf-volant à quelques centimètres de son nez

« mon frère africain, j'ai eu vent de ce qui est arrivé dans ta communauté, je voudrais cependant l'entendre de ta propre bouche parce que, je ne te le cache pas, cette histoire sent le roussi »

il avait sorti un cigare de la poche intérieure de sa veste kaki en coton mal repassée, j'ignorais jusque-là qu'il fumait

« je ne suis en fait pas un vrai fumeur, j'ai toujours un cigare avec moi juste pour le humer, retrouver cette odeur agréable de mon enfance, ça me fait penser à mon père que nous surnommions le Pharaon, lui qui adorait Tintin, surtout *Les Cigares du pharaon* où le héros se

retrouvait en Égypte pour prêter main-forte à l'égyptologue Philémon Siclone, ce dernier recherchait la tombe du pharaon Kih-Oskh, tout cela allait finir par une histoire de trafic de stupéfiants »

je n'avais pas trop saisi en quoi le trafic de stupéfiants me concernait, il avait examiné quelques secondes son cigare, l'avait allumé sans se rappeler qu'il venait de me dire qu'il ne faisait que sentir les rouleaux de tabac

la fumée dessinait déjà des cercles qui s'entremêlaient, me causaient des vertiges parce que je n'arrêtais pas d'accompagner du regard leur parade jusqu'à leur échappée par la petite fenêtre derrière nous

« c'était maman Ankhti qui fabriquait les havanes de mon père dans la pièce principale de notre maison où circulait l'ensemble de la famille, en particulier la lignée de ma mère, et je revois tante Salma, tonton Mahjid, mes cousines Farah, Noûr, Isis, Neith et Rania, nous mangions dans ce vaste espace, nous y dégustions le ful, une pâte de purée de fèves aromatisée à l'ail et à l'huile d'olive fourrée dans du pain pita, maman Ankhti attendait qu'on la complimente, ce que nous nous empressions de faire, nous n'avions pas le choix, nous craignions que notre indifférence nous coûte le dessert, ce qui aurait été, pour nous autres enfants, une torture, car nous craquions aussi pour le dessert om ali, avec ses couches de pâte feuilletée trempée dans du lait, nous jouions à rechercher les raisins secs et les flocons de noix de coco, nous ne pouvions pas rater ce moment, en

vérité Farah, Noûr, Isis, Neith et Rania ne venaient chez nous que pour cela, alors nous acclamions longtemps maman Ankhti comme si elle avait battu un record aux Jeux olympiques, c'était aussi l'heure où ça sentait de plus en plus l'odeur de cigare, elle se plaignait de ne plus distinguer personne dans l'épaisse fumée, tonton Mahjid et mon père avaient disparu, nous n'entendions que leurs voix et leurs rires, cela indisposait surtout ma sœur puînée, Inaya, qui souffrait d'asthme et qui piquait alors sa petite colère, quittait la pièce pour prendre l'air sur notre balcon donnant sur la rue Salah-Salem, je la rejoignais aussitôt, et nous critiquions chaque membre de la famille, un tel avait une bedaine, une telle n'arrivait pas à avoir d'enfants, telle autre était impolie à l'égard de ses parents, les chaussettes de tonton Mahjid étaient trouées, il n'avait pourtant pas honte de se déchausser devant nous et d'exhiber ses orteils disproportionnés, nous nous abstenions de nous boucher le nez même si ces chaussettes noires et épaisses empestaient, leur odeur de poisson avarié se mélangeait à celle des cigares, mais nous nous arrangions pour que les adultes ignorent la raison de nos fous rires »